

ART REPORTAGE

Absolument moderne

Farah Atassi s'approprie la grande tradition de la peinture moderne. Reportage dans son atelier. PAR DAMIEN AUBEL PHOTOS F. FERVILLE



Atelier de Farah Atassi,
Paris, juillet 2020

C'est toujours sur la pointe des pieds que je me prépare à entrer dans l'atelier d'un artiste. Sentiment d'effraction, de sacrilège : je suis fasciné, pour emprunter à Farah Atassi un mot qui émaillera notre conversation. Mais une fois grimpé les deux étages de cet immeuble du X^e arrondissement, passé le goulet du couloir encombré de châssis, lorsque je débouche dans la vaste pièce baignée de soleil, toutes mes délicatesses se dissipent. Une autre fascination prend le relais, celle que suscitent les tonalités franches, radieuses, des grandes toiles que la jeune peintre belge – elle est née en 1981 – établie à Paris, a sorties pour notre visite, comme un avant-goût de l'expo de cette rentrée chez Almine Rech. Ces couleurs qui aimantent la rétine, jaillissent du pinceau de Farah Atassi, qui confie que cette partie-là de son art, les choix chromatiques, s'effectue intuitivement, avec une grande « aisance », du « plaisir » même.

Grille et décor

The Stage, « une scène de spectacle avant ou après le spectacle lui-même », *Lying Woman*, vignette de bord de mer portraiturant une figure anguleuse, *Still Life with Checkers*, avec son damier

et ses cartes à jouer, ne captent pas seulement l'œil : ils lui imposent un rythme. Celui des motifs qui se répètent, essaient comme un semis sur les fonds. Il y a quelque chose d'hypnotique dans cette scansion visuelle. Atassi est de ces peintres chez qui la composition prime la fulgurance, et dont l'œuvre appelle des métaphores plus architecturales que biologiques : construction, agencement, structure. En témoigne sa méthode, qui repose sur un précieux outil géométrique, la grille. Elle me parle de ce pas à pas qu'est la naissance d'un tableau : « d'abord je fais un aplat d'une couleur, après je fais ma grille au scotch, je peins mes motifs, j'enlève ma grille et je peins dans les réserves qu'a laissées la grille. Tout ça pour avoir des lignes droites, une régularité, pour que ce soit identique et rigoureux. »

Les motifs qu'elle dissémine à la surface densément peuplée de signes et de couleurs de ses peintures – l'horloge, les cartes à jouer – sont certes gros de significations symboliques (le temps, le hasard...), mais ce n'est pas pour autant qu'ils vont l'intimider. Et pour cause : « je peins d'abord ces objets parce qu'ils sont efficaces picturalement et graphiquement. » Je m'approche, recule de quelques pas, cligne des yeux : ces toiles si rayonnantes peuvent avoir leur opacité, je finis par m'y perdre. Car il y a chez elle une fascination revendiquée de la forme, à telle enseigne que le fond ne fait pas tapisserie : le décor et les objets s'interpénètrent, il arrive qu'on ne sache plus où commence l'un et où s'arrêtent les autres. C'est que pour elle toute peinture est décorative. « Je n'ai pas l'ornement coupable », commente-t-elle d'une formule heureuse.

Il en va de la fascination en peinture comme de la séduction qu'exercent les volcans : il y a toujours un gouffre, un danger latent. Pour Farah Atassi, c'est le vertige de l'abstraction, auquel elle se défend de succomber. « Je n'ai pas envie de faire des tableaux trop narratifs, mais tomber dans l'abstraction serait un échec. » En l'observant qui se déplace d'un tableau à l'autre, je me dis qu'elle a ce sens de l'orientation qui est celui des grands artistes et qui les avertit des écueils, qu'ils s'appellent abstraction ou narration. Est-ce à ce sens de l'orientation qu'elle doit d'être passée d'une obsession à l'autre, de « l'esthétique de la ruine » et ses intérieurs déserts, évoquant une

catastrophe, à la fin des années deux mille, à une peinture inspirée des courants modernistes, du Bauhaus, dans les années 2013-2014 ?

Désacraliser Picasso

Je me plante devant *Still Life with Checkers*, et, dans les cliquetis de l'appareil photo de Franck, j'achoppe sur la limitation des analogies. Je compare le fond de la toile, et les motifs qui s'y succèdent, à un papier peint. Légère réticence de mon interlocutrice, petite moue de désaccord. C'est qu'elle lit ici et là, dans la presse, qu'elle puise ses motifs dans des magazines de déco. Non, ses références sont « de vraies rencontres. Je n'arrive pas à peindre si je ne suis pas fascinée. Et je n'ai jamais été inspirée par un papier peint. » Elle se nourrit plutôt, par exemple, des tissus de Sonia Delaunay. Elle sort quelques-uns des ouvrages qui garnissent la petite bibliothèque de l'atelier. Le Belge Jean Brusselmans, dont elle cite le nom à plusieurs reprises, pour ses natures mortes, Malevitch, ou encore Joaquin Torres-García « qui travaille aussi beaucoup sur les formes géométriques, le motif qui peut devenir folklorique », Matisse... Il n'y a que Pucci, pour les motifs de vagues, qui, comme un intrus, soit issu de la mode. Et c'est aussi une arpenteuse de musée. Ainsi, avant l'immobilisation générale du confinement était-elle à Baltimore, devant les Matisse de la Cone Collection.

Parmi ces monstres sacrés, il y a le Minotaure, Picasso. S'il y a bien un peintre dont l'aura est si puissante qu'elle pourrait brûler comme des papillons les artistes qui osent s'en approcher, c'est l'Espagnol. Pourtant, le titan n'écrase pas Farah Atassi : « j'aime bien cette désinvolture, l'idée de désacraliser cette figure, surtout en tant que femme, jeune femme d'aujourd'hui. » A Picasso, Farah Atassi doit d'avoir pris conscience qu'elle pouvait « peindre des figures, ce que je ne faisais pas avant, comme des objets. »

Malevitch, Picasso, Matisse : ce sont les têtes de pont de la modernité esthétique du XX^e siècle qui catalysent la peinture de Farah Atassi. Qu'est-ce qui pousse cette jeune femme autoproclamée du XXI^e siècle à se tourner vers ces maîtres d'hier ? Une affaire de langage. « Les artistes modernes ont inventé un langage et tout langage peut être emprunté. Ce ne sont pas des influences, ce sont des références. » Le peintre Christian Hidaka, proche de Farah Atassi, renchérit depuis l'Angleterre : « je passe toujours dans son atelier quand je suis à Paris, elle travaille beaucoup et a toujours quelque chose en train. On parle de peinture, et en particulier de nos références, des couleurs, des motifs, des ornements. » Une peinture consciente de soi, mais ajoute Hidaka,

« voir concrètement le travail de Farah, c'est d'abord ressentir l'énergie passionnée que dégage sa peinture. » L'un n'empêche pas l'autre et c'est un beau paradoxe.

Mais elle aime les modernistes aussi pour leur « quête d'absolu ». Entendez : « un rapport absolu à la peinture ». Une interrogation de tous les instants sur ce médium, et non, comme les artistes contemporains, sur l'art au sens plus général. Almine Rech, sa galeriste, explique « que Farah ait un pinceau entre les mains et travaille comme un peintre, c'est une façon de renouer avec une image iconique de la peinture. » Un lien qui permet aux spectateurs de « retrouver le plaisir de la peinture. C'est très profond en nous, surtout en Occident. C'est ça l'icône de l'art. » Et qu'une artiste comme Farah réussisse à renouer avec cette icône captive le regard des gens. »



Car ce qui fascine Farah Atassi, depuis qu'elle a mis pour la première fois un pinceau dans des couleurs, dès douze-treize ans, c'est la peinture. La jeune Belge, tout au long de son cursus aux Beaux-Arts de Paris, de 1999 à 2005, où elle a passé son diplôme avec Jean-Michel Alberola, était « à contre-courant ». L'heure n'était plus à la peinture, vieilleries poussiéreuses, supplantée par les installations, les vidéos. Pour autant, elle n'a jamais dévié, elle n'a jamais quitté sa voie. Et je comprends parfaitement bien pourquoi elle, qui s'intéresse tellement au décor, aux surfaces planes de l'ornement, « tient tant à la matière, aux effets de repentir, à ces détails qui sont imparfaits. » C'est là la substance même de la peinture.

PAINTINGS
Exposition Farah
Atassi, Almine Rech,
du 5 septembre au 3
octobre

Atelier de Farah Atassi, Paris,
juillet 2020